

L'ALÉSIA OFFICIELLE

par André BERTHIER

Il y a une Alésia officielle, celle de Napoléon III et de Stoffel, qui est la véritable, puisqu'on assure qu'on y a trouvé les preuves matérielles d'une grande bataille livrée entre les Romains et les Gaulois, et une fausse Alésia, celle de César, qui ne correspond ni à la configuration du site d'Alise-Sainte-Reine, ni aux découvertes faites autour du Mont-Auxois.

L'erreur de César est ainsi expliquée. Il aurait fait un récit politique avec toutes les déformations que cette orientation impliquerait. Aussi doit-on être très prudent, en utilisant les *Commentaires*, et surtout se défier aussi bien des termes topographiques employés que des détails donnés sur les combats, présentés uniquement pour la plus grande gloire du proconsul.

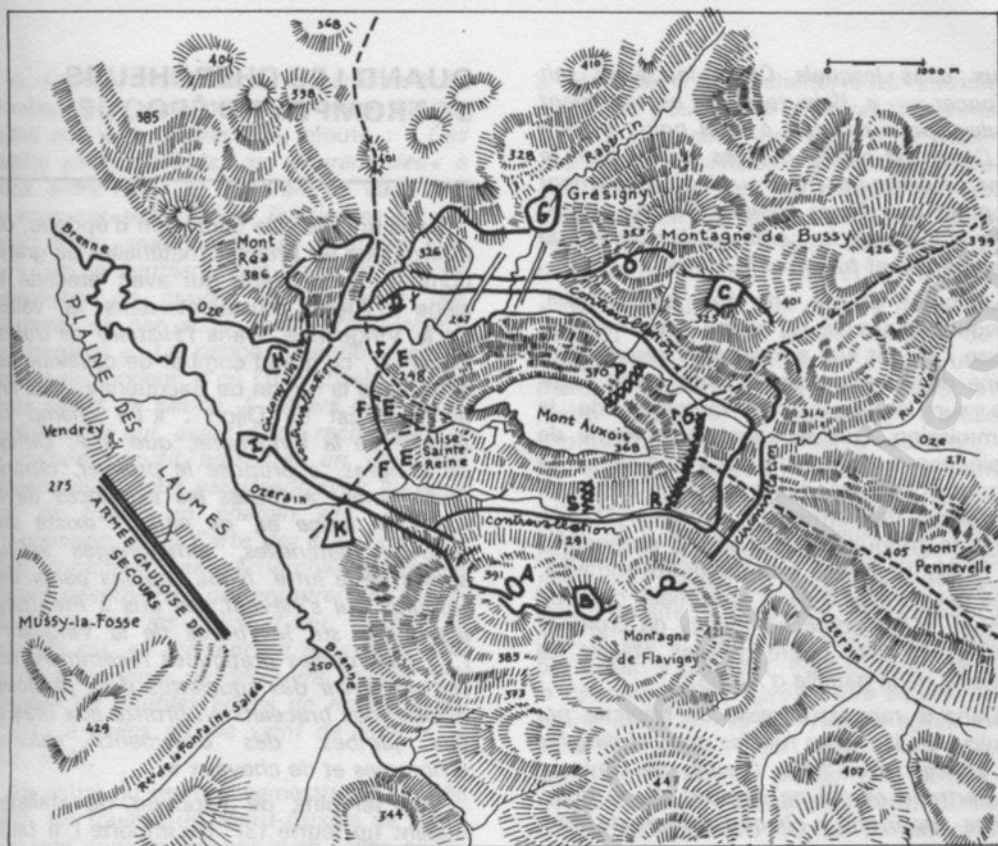
L'Alésia de Stoffel est un étonnant succès de la volonté pour soutenir l'ambition intellectuelle de Napoléon III, désireux d'écrire une *Histoire de Jules César*.

C'est le 27 novembre 1857 que l'Empereur a conçu la pensée d'un vaste travail d'en-

semble sur la topographie des Gaules, de la conquête romaine aux Mérovingiens. Une commission fut instituée sous la présidence de F. de Saulcy, membre de l'Institut (1). Dans leur première séance, tenue le 16 août 1858, les membres de cette Commission prirent la décision de commencer par l'époque de César. En même temps qu'on dépouillait les travaux des auteurs et principalement des géographes anciens, on entreprit des voyages pour reconnaître les localités mentionnées dans les *Commentaires*.

Le problème d'Alésia fut considéré comme simple. N'était-il pas évident que le choix se limitait entre deux sites : celui d'Alaise en Franche-Comté et celui d'Alise en Bourgogne ? Le point fut rapidement fait : « *Les principes les plus élémentaires de la stratégie de la défense des places s'opposent à ce qu'on puisse admettre qu'Alaise,*

(1) Le dossier de la Commission de Topographie des Gaules est conservé aux Archives Nationales sous la cote F 11 2906.



Le dispositif de César autour du Mont Auxois imaginé par Napoléon III.

en dépit des antiquités gauloises d'un grand intérêt qu'on y découvre chaque jour et qui ne présentent d'ailleurs aucun caractère démonstratif pour la question, ait pu jamais avoir été l'oppidum des Mandubiens. Alise-Sainte-Reine, au contraire, satisfait d'une manière vraiment remarquable à toutes les données topographiques que nous a transmises César » (2^e Rapport de Saulcy en date du 21 août 1861).

La minute de la carte des Gaules au temps de César fut présentée à Sa Majesté l'Empereur en février 1860. Le nom d'Alésia figurait à l'emplacement d'Alise-Sainte-Reine. Alise ayant été éliminée, le Mont-Auxois devenait obligatoirement la véritable Alésia et, si l'on y pratiquait des fouilles, on ne manquerait pas d'en faire sortir du sol les marques les plus éclatantes. Les fouilles furent ouvertes le 15 avril 1861 et poursuivies par la Commission jusqu'en septembre 1862, date à laquelle la direction des travaux fut confiée par Napoléon III à un officier d'artillerie, Stoffel.

Saulcy a rendu compte des résultats qu'il avait obtenus dans une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 10 mai 1861, et dans un rapport adressé le 21 août 1861 au Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes.

Ce fut tout de suite un cri de triomphe.

Dans sa communication à l'Académie, Saulcy s'est ainsi exprimé : « Ont été recueillis dans la vase (dans le canal de dérivation des eaux dit Fausse rivière) les armes suivantes, presque toutes émoussées et brisées comme après un violent combat : 17 pointes de javalot ou lance de diverses grandeurs, 3 sabots ou coins gaulois, 2 tronçons d'épée, une poignée d'épée... le tout en bronze et portant tous les caractères d'armes gauloises. Dans les tranchées ouvertes dans la plaine, en avant du fossé reconnu du côté du Mont-Auxois, a été trouvée 1 pointe hameçonnée, 3 autres pointes ont été retirées des décombres d'une maison romaine sur le Mont-Auxois, où elles avaient été apportées, attachées aux

pieux dans lesquels César les avait fait enfoncer ». - « J'ajoutérai, dit en terminant Saulcy, pour montrer à quel point le récit de César est exact, que les armes dont je viens de parler ont été trouvées précisément au point que M. le Général Creuly... avait indiqué comme le point où les lignes de César devaient traverser l'Ozerain ».

Le point était-il en effet bien choisi, puisqu'il se trouve en pleine zone marécaugeuse ? Quant aux armes, elles provenaient d'une découverte fortuite faite avant l'arrivée sur les lieux des membres de la Commission. Des ouvriers de la ferme de l'Épineuse avaient exhumé « une sorte de paquet enveloppé d'une lame de cuivre et contenant des armes de bronze » (1). Ni la haute antiquité de ces armes, antérieures de plusieurs siècles à la conquête romaine, ni le fait qu'elles étaient enfermées dans un paquet, n'ont empêché Saulcy de croire et surtout de faire croire qu'elles étaient les témoins de la bataille d'Alésia.

Dans le rapport adressé au Ministre par Saulcy, on lit : « Les fouilles que j'ai dirigées de concert avec MM. Creuly, de Coynard et Bertrand et qui ne cessent de se poursuivre apportent à chaque instant de nouvelles preuves en faveur de notre opinion. Tout témoigne à Alise-Sainte-Reine de l'existence d'un siège important. La présence de doubles fossés, de contrevallation et circumvallation, aux distances marquées par les Commentaires, deux épées gauloises, dix-sept pointes de javelot, deux haches de bronze, une magnifique épée de légionnaire romain encore dans son fourreau, trouvée au fond d'une tranchée, sept pointes hameçonnées en fer répondant parfaitement aux hamiferrei du texte de César, enfin un nombre considérable d'antiquités gauloises et gallo-romaines d'un caractère spécial ».

S'il est bien spécifié que deux haches étaient de bronze, il n'est pas précisé que les 17 pointes étaient aussi de ce même métal, ce qui permettait de les identifier avec des fers de javelot. Le désir passionné de faire la preuve à tout prix se moquait de la chronologie. On avait trouvé des armes à Alise, donc elles se rapportaient à la bataille d'Alésia.

(1) F. de Saulcy, *La salle d'Alésia au Musée de Saint-Germain-en-Laye* dans *Journal des Savants*, Septembre 1880, p. 560.

QUAND LES CHERCHEURS SE TROMPENT D'ÉPOQUE

Dans une pareille confusion d'époque, on affirma que les preuves matérielles du grand combat de cavalerie qui avait précédé le siège d'Alésia existaient dans la vallée de la Vingeanne. Dans l'*Histoire de Jules-César* (2), ce grand combat de cavalerie est situé dans la région de Sacquenay, à 35 km au Nord-Est de Dijon : « Le champ de bataille de la Vingeanne, que M.F. Defay, de Langres, a proposé le premier, répond parfaitement à toutes les exigences de la narration latine et, de plus, il existe des preuves matérielles, témoignages irrécusables de la lutte. Nous voulons parler des tumulus qui s'élèvent, les uns à Prauthoy, les autres sur les bords de la Vingeanne [...] Les fouilles pratiquées récemment ont fait découvrir des squelettes dont plusieurs avaient des bracelets en bronze aux bras et aux jambes, des ossements calcinés d'hommes et de chevaux ».

Ces témoins de l'époque de Hallstatt étaient un leurre (3). Qu'importe ! Il fallait prouver, on prouva.

On se débarrassa aussi de ce qui était gênant. On s'est bien gardé de dresser un inventaire du matériel encombrant représenté par le « nombre considérable d'antiquités gauloises et gallo-romaines d'un caractère spécial ». Mais on avait trouvé des fossés ! C'étaient donc ceux de César. Au cours de l'été 1861, le capitaine P. Bial, professeur à l'École d'Artillerie de Besançon, s'était transporté plusieurs fois sur le site d'Alise. Il a vu et mesuré les fossés. Ceux-ci n'ont pas paru à ses yeux être l'œuvre des légionnaires, ni par leurs profils et leurs profondeurs qui sont variables, ni par les débris qu'on en avait extraits, débris de vases très nombreux qui se classaient au premier coup d'œil dans la céramique gallo-romaine. Une nouvelle visite de cet officier, le 10 septembre 1861, lui permit d'examiner avec soin « deux lignes de doubles fossés très curieuses et assurément dignes d'étude, mais fournissant par leur trop grand rapprochement et leur défaut de profondeur (à peine un demi-mètre à certains endroits) un argument contre la cause d'Alise ».

A. Castan, archiviste du département du Doubs, en commentant les observations faites par le capitaine Bial, ajoute : « Ces quatre petites fosses, qui courent deux à deux entre l'Oze et l'Ozerain et vont finir en mourant sur les rives intérieures de ces cours d'eau, sans paraître se continuer plus loin, ne se profilent que dans la couche perméable de gravier de la plaine des Laumes, et par suite sont infailliblement submergées ». La nappe phréatique est à peu de profondeur, d'où l'hypothèse : « Ces deux paires de sillons, à travers une plaine sablonneuse qui, avant d'être rechargée par la culture, devait présenter un caractère marécageux, nous paraissent avoir eu pour but de frayer un chemin sec. Que la Commission de la Carte des Gaules veuille bien continuer ses recherches dans les parties découvertes qui entourent le Mont-Auxois et où les cours d'eau, presque à fleur de sol, se croisent en tous sens, elle ne peut manquer de découvrir encore bon nombre de doubles lignes de rigoles semblables à celles qu'elle vient de mettre au jour. » (4).

Au cours du premier semestre de l'année 1862, les fouilles du Mont-Auxois se poursuivaient concurremment avec celles entreprises dans la forêt de Compiègne. C'est un écho inséré dans la *Revue Archéologique* qui nous l'apprend. « Les nouvelles que nous recevons des fouilles d'Alise-Sainte-Reine et de Saint-Pierre-en-Chastre continuent à être très satisfaisantes. La ligne de contrevallation à Alise dépasse maintenant le village de Grésigny, et les recherches se poursuivent de nouveau, dans la plaine, sur la rive gauche de l'Ozerain [...]. Nous attendons une nouvelle note de M. Viollet-le-Duc sur Saint-Pierre-en-Chastre, mais nous savons que ce qui a été trouvé de ce côté est très intéressant » (5).

Ce que faisait Viollet-Le-Duc à Saint-Pierre-en-Chastre était un faux. A. Grenier, dans son *Manuel d'archéologie gallo-romaine*,

a dénoncé la supercherie. « M. Vauvillé a repris les fouilles en 1908 et ses constatations sont peu favorables à la sincérité des études impériales... Il est très probable que les fossés ont été creusés du temps de Napoléon III, dans l'intention de persuader l'Empereur que l'enceinte était romaine comme il l'a dit et affirmé » (6).

Napoléon III n'a pas dû être entièrement satisfait du zèle de la Commission de la Topographie des Gaules, car il prit brusquement la décision d'envoyer à Alise, avec pleins pouvoirs, le capitaine d'artillerie Stoffel, qu'il nomma chef d'escadron, en se l'attachant comme officier d'ordonnance.

Stoffel avait visité le Mont-Auxois en 1855 et il avait publié dans le *Moniteur* des 6 et 7 août 1861 une *Étude sur l'emplacement d'Alésia*. Au cours de son exploration du site, il avait jugé, en bon officier, que le Mont Réa devait avoir été occupé par César. « On peut, écrit-il, supposer que la circonvallation, après s'être élevée de la plaine des Laumes sur Réa et après avoir suivi les crêtes... se prolongeait ensuite dans la direction de Grésigny ». Le Réa ne pouvant être la montagne Nord, puisqu'il est au Nord-Ouest, Stoffel plaçait celle-ci au Nord sur le contrefort qui s'avance entre le ruisseau du Rabutin et la Brenne. Il envisageait alors la marche du corps de bataille de Vercassivellaunos sur un itinéraire qui, partant du pied de la Montagne de Mussy, remonterait la plaine sur huit kilomètres jusqu'à Fain-les-Montbard, pour tourner à droite afin d'atteindre le vallon d'Eringes.

Stoffel devait revenir sur cette première opinion et mettre le Réa en dehors des lignes romaines, quand ses ouvriers découvrirent, entre le pied du mont et l'Oze, une quantité d'ossements d'hommes et de chevaux, évoquant une bataille aussi clairement que les ossements des tumulus de la Vingeanne avaient révélé le théâtre du grand combat de cavalerie.

Avant d'être le maître des fouilles d'Alise, Stoffel n'avait remarqué sur le sol aucun vestige de travaux militaires : « Malheureusement, on n'en retrouve aucun, ou tout au moins les vestiges qu'on a cru recon-

(2) *Histoire de Jules-César*, II, éd. in-4°, p. 206, n. 1.

(3) Sur les tumulus de la vallée de la Vingeanne, voir J. Déchelette, *Manuel d'Archéologie Préhistorique, Celtique et Gallo-Romaine*, t. IV, p. 644.

(4) A. Castan, *Les vestiges du siège d'Alésia*, 1862, p. 3-4.

(5) *Revue Archéologique*, T. V, 1862, p. 409.

(6) A. Grenier, *Manuel d'Archéologie gallo-romaine. Généralités - Travaux militaires*, p. 195-196.

naître... tels que des remblais, des tertres arrondis, etc., ne présentent pas un caractère assez net pour qu'on puisse être assuré de leur origine ». L'absence sur le terrain de traces de fortifications avait aussi frappé cet autre officier d'artillerie, le capitaine P. Bial, qui avait ainsi marqué son étonnement : « La culture rase les remblais, comble les fossés ; mais des bourrelets, des dépressions du sol doivent accuser les uns et les autres... On ne peut se résigner à un tel effacement » (1).

Promu « dictateur » aux fouilles d'Alise et riche des fonds de la cassette impériale, Stoffel rejoignit son poste au mois de septembre 1862. Son premier soin fut d'évincer les membres de la Commission, dont plusieurs étaient de l'Institut, et de mettre également à l'écart de Préfet de Dijon, qui manifestait une trop grande curiosité pour les recherches. Il prit comme chef de chantier le jeune Victor Pernet, qui avait dépassé de peu la vingtième année et qui n'avait nullement été préparé au rôle qu'on voulait lui faire jouer.

Stoffel s'était fait la main archéologique à Gergovie-Merdogne. Dans son livre *César devant Gergovie* (2), le Père Gorce a retracé, non sans humour, les sentiments mêlés de ceux qui, sur place, avaient suivi les travaux de l'officier d'ordonnance de l'Empereur. Les fouilles de Stoffel, au moment même où elles donnaient, selon lui, des résultats concluants, étaient vivement critiquées. Napoléon III se rendit sur les lieux. Il alla examiner « de bizarres éléments de tranchées » à la Roche Blanche, où l'on situait le petit camp. On lui montra de loin l'emplacement des fouilles du grand camp et l'« impression fut assez mauvaise ». Un professeur du Lycée de Clermont, Mathieu, contestait les conclusions. A Vichy, où résidait l'Empereur, Stoffel eut une longue conversation avec Sa Majesté et sut le faire revenir de ses doutes. Napoléon III consentit à visiter l'emplacement du grand camp. Stoffel avait fait combler les tranchées et avait disposé sur le terrain des bornes reproduisant le plan théorique du retranchement. L'Empereur partit convaincu

après avoir vu, non les travaux romains, mais les bornes qu'on avait plantées !

STOFFEL

Maintenant que les fouilles de P. Eychart ont incontestablement restitué le vrai petit camp sur la colline de Chanturgue, face à l'oppidum des Côtes de Clermont, l'échec de Stoffel à Gergovie doit être considéré comme un fait acquis. A l'époque de Napoléon III, on pouvait croire que Stoffel avait identifié Gergovie, d'où son envoi à Alise pour faire Alésia.

J. Le Gall a très bien fiché ce nouveau personnage qui entre en scène : « *C'était un polytechnicien qui était devenu capitaine d'artillerie, mais dont la carrière avait été sans grand éclat jusqu'alors. En revenant de la campagne d'Italie - celle de Magenta et de Solferino - il avait été envoyé en garnison à Auxonne, ce qui lui avait permis de s'intéresser à la controverse Alise-Alaisie et de visiter les deux sites [...]. Dès septembre 1861, Napoléon III fit venir Stoffel à Biarritz pour le charger de recherches sur le terrain relatives aux campagnes de César [...]. Dès lors, Stoffel fut en quelque sorte le « missionnaire archéologique » de l'Empereur, chargé d'aller étudier pour son compte, sur place, toutes les campagnes en Gaule et hors de Gaule » (1).*

Après avoir ainsi campé l'officier, J. Le Gall ajoute : « *Stoffel n'avait été qu'un archéologue improvisé, on savait qu'il avait été très ambitieux, très soucieux de faire sa cours* » (2).

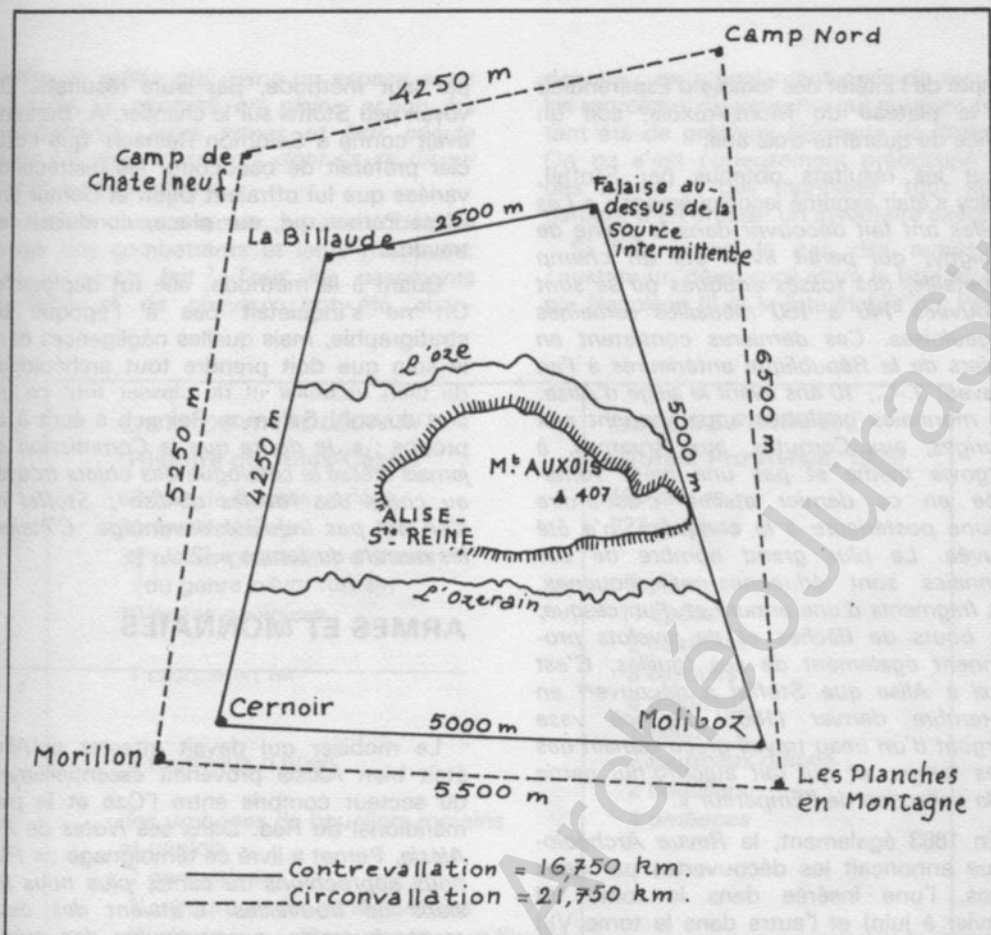
On connaît le résultat des fouilles d'Alise grâce à l'*Atlas* de Napoléon III, destiné à illustrer l'*Histoire de Jules-César* et par les notes de Victor Pernet, parues dans *Pro Alésia*, entre juillet 1906 et janvier 1910. On avait cru que tous les documents originaux avaient été détruits lors de l'incendie des Tuileries, mais on a récemment retrouvé des pièces importantes dans les archives familiales de M. le Chanoine Millot, petit-fils de Paul Millot, l'assistant de Stoffel. Un album, dont le contenu manuscrit est

(1) P. Bial, *La Vérité sur Alise-Sainte-Reine*, 1862, p. 17.

(2) M. Gorce, *César devant Gergovie*, Tunis-Paris, 1942.

(1) J. Le Gall, *Alésia, Archéologie et Histoire*, Paris, 1963, p. 64.

(2) *Ibid.*, p. 65.



Le site d'Alise-Sainte-Reine (plateau et cours d'eau) établi à la même échelle à l'intérieur des limites de la contrevallation de Chaux des Crotenay, fait apparaître son insuffisance en face des chiffres donnés par César.

l'œuvre de P. Millot, a été découvert par J. Harmand dans un des magasins de la Bibliothèque du Musée des Antiquités Nationales.

Quant à l'Empereur, il suivait les travaux avec une intense curiosité. J. Carcopino a brossé de l'impérial archéologue le portrait suivant : « Mme la Comtesse de Rohan-Chabot nous a naguère édifié, d'après ses entretiens avec Fröhner, qui en l'occurrence, servait de secrétaire à Napoléon III, sur l'ardeur des curiosités impériales, et sur l'application assidue du monarque à les satisfaire, puisqu'il s'enfermait tous les soirs, après dîner, deux heures de suite dans son cabinet pour dépouiller les rapports et les documents à lui remis par Stoffel »

L'ardeur des curiosités impériales procédait d'antécédents familiaux. La tante de l'Empereur, Caroline Murat, devenue reine

de Naples, s'était prise de passion pour l'antiquité. Dans *Vie, Mort et Résurrection de Pompéi*, le comte Corti raconte que « Caroline Murat s'intéressait vivement aux fouilles [...]. Il arrivait que la reine se rendît plusieurs fois par semaine sur les chantiers et les directeurs de travaux faisaient l'impossible pour entretenir sa passion pour l'archéologie [...]. On fit préparer la découverte par la souveraine d'un magasin romain. L'endroit une fois identifié, on le combla superficiellement avant de le découvrir en présence de la reine ».

Les travaux exécutés sous la direction de Stoffel ont été évoqués très brièvement par Saulcy dans un rapport oral fait le 6 février 1863 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Après ce rapport, l'Académie n'a plus entendu parler des fouilles d'Alise jusqu'en 1906, où Salomon Reinach rendit

compte de l'intérêt des fouilles d'Espérandieu sur le plateau du Mont-Auxois, soit un silence de quarante-trois ans.

Sur les résultats obtenus par Stoffel, Saulcy s'était exprimé laconiquement : « *Les fouilles ont fait découvrir dans la plaine de Grésigny, qui paraît avoir été un champ de bataille, des fossés antiques où se sont retrouvées 140 à 150 médailles romaines et gauloises. Ces dernières consistent en deniers de la République antérieures à l'an 62 avant J.-C., 10 ans avant le siège d'Alise. Les monnaies gauloises appartiennent aux Bituriges, aux Carnutes, aux Arvernes, à Gergovia même et pas une pièce romanisée en ce dernier atelier, c'est-à-dire aucune postérieure à la conquête, n'a été trouvée. Le plus grand nombre de ces monnaies sont éduennes et séquanais. Des fragments d'une armure et d'un casque, des bouts de flèches et de javelots proviennent également de ces fouilles. C'est aussi à Alise que Stoffel a découvert en septembre (1862) ce joli vase d'argent d'un beau travail gréco-romain des bons temps, et qui fait aujourd'hui partie de la collection de l'Empereur* ».

En 1863 également, la *Revue Archéologique* annonçait les découvertes par deux notes, l'une insérée dans le tome VII (janvier à juin) et l'autre dans le tome VIII (juillet à décembre). Dans les nouvelles du premier semestre paraît la première mention de ce qui a été trouvé dans les fossés : « *Ce sont, outre quelques armes antiques, une série de monnaies gauloises avec des noms de chefs* ». La seconde mention, dans le tome VIII, porte : « *On continue à faire d'intéressantes découvertes à Alise-Sainte-Reine. Si nous sommes bien informés, plus de deux cents monnaies antiques sont actuellement entre les mains de Sa Majesté. Elles proviennent de la partie des retranchements qui touche à Grésigny [...]. Un grand nombre d'armes, parmi lesquelles les armes complètes d'un cavalier gaulois enterré avec son cheval, sont venus augmenter les richesses du Musée d'Alise* ».

Stoffel n'a pas plus éclairé l'Académie qu'il ne nous a éclairés nous-mêmes. Et les fouilles qu'il a entreprises dans la solitude sont sujettes à caution par leur conduite,

par leur méthode, par leurs résultats. On voyait peu Stoffel sur le chantier. A. Bertrand avait confié à Salomon Reinach que l'officier préférerait de beaucoup les distractions variées que lui offraient Dijon et Semur (1). C'est Pernet qui, sur place, conduisait les travaux.

Quant à la méthode, elle fut déplorable. On ne s'inquiétait pas à l'époque de stratigraphie, mais quelles négligences dans le soin que doit prendre tout archéologue de bien recueillir et de classer tout ce qui sort du sol ! Salomon Reinach a écrit à ce propos : « *Je doute que la Commission ait jamais dressé le catalogue des objets trouvés au cours des fouilles d'Alise ; Stoffel ne s'en est pas inquiété davantage. C'étaient les mœurs du temps* » (2).

ARMES ET MONNAIES

Le mobilier qui devait attester qu'Alise était bien Alésia provenait essentiellement du secteur compris entre l'Oze et le pied méridional du Réa. Dans ses *Notes de Pro Alésia*, Pernet a livré ce témoignage : « *Plus nous approchions du camp, plus nous faisons de trouvailles. C'étaient des ossements humains, en particulier des crânes d'hommes, et aussi une quantité considérable d'ossements de chevaux, d'armes, d'armures... sans compter de nombreuses pièces de monnaies romaines et gauloises : en un mot tous objets provenant d'une bataille, perdus pendant l'action, tombés dans ces fossés pleins d'eau* » (3).

Si l'on ajoute les morceaux d'amphores trouvés en telle quantité qu'on fut amené à croire que les Romains lancèrent sur les assaillants tout ce qui était à leur portée, il faut bien célébrer un événement archéologique extraordinaire. On ne pouvait que mettre ensemble ossements d'hommes et de chevaux, poteries, armes et monnaies, le tout ne pouvant s'expliquer, comme le dit J. Carcopino « *que par l'acharnement de*

(1) S. Reinach, *Éphémérides d'Alésia. Histoire. Fouilles. Controverses*, dans *Revue Archéologique*, 1925 (Notice de Septembre 1862).

(2) S. Reinach, *op. cit.*, (Notice 1864).

(3) Pernet, *Notes, Pro Alésia*, n° 30, Décembre 1908, p. 460.

l'affreuse mêlée qui, dans un espace aussi restreint, a enseveli en pleine action les combattants, leurs armes et leur pécule dans les retranchements dont ils se disputaient la possession ».

Par une chance inouïe, on avait donc les corps des combattants et leurs montures. Or, qu'a-t-on fait ? Tous les ossements humains et de chevaux ont été aban-

donnés ; on a également omis de recueillir les morceaux d'amphores qui auraient pourtant été de précieux éléments de datation. On ne s'est curieusement préoccupé que des armes et des monnaies, tout en se gardant d'en dresser un inventaire exact.

Si l'on prend le cas des armes, on constate un désaccord entre la liste retenue par Napoléon III et la liste établie par Pernet.

LISTE DE NAPOLÉON III (Histoire de Jules-César)	LISTE DE PERNET (Notes, Pro Alésia, 1909)
62 fers de formes variées	160 lances
30 fers de javelot	227 javelots
39 pièces provenant d'armes du genre <i>pilum</i> romain	1 pilum
10 épées gauloises	11 épées
1 casque en fer	2 cuirasses
9 fourreaux d'épée	3 casques
des <i>umbones</i> de boucliers romains et gaulois	5 poignards
7 geniastères	1 hache
1 ceinture en fer de légionnaire de nombreux colliers, anneaux et fibules	2 fourreaux d'épée
	2 boucliers
	4 <i>umbones</i>

Comment interpréter une telle différence ? On sait que le surplus des armes trouvées par Pernet a été mis en caisses et que ces caisses se trouvent actuellement dans les caves du Musée de Saint-Germain-en-Laye. Il n'est pas possible de les voir. On n'en a pas dressé un catalogue et sans doute ne le fera-t-on jamais. On murmure que ces armes seraient barbares et mérovingiennes ! Les 227 javelots constitueraient pourtant une collection unique au monde, s'ils étaient de l'époque de César. Comme le note A. Colombet : « *Le chiffre important de 227 javelots apporte [...] une particulière confirmation de la localité envisagée* » (1). Alors, pourquoi les cache-t-on ? Faut-il donner créance aux propos d'un ouvrier des fouilles de Stoffel : « *J'ai vu, au pied du Réa, la découverte des fameuses armes qui sont à Saint-Germain. Je suis*

descendu dans le fossé pour les ramasser ; je les prenais par brassées. On aurait juré qu'on les avait mises là exprès » (2).

La découverte de nouveaux papiers de Pernet a été annoncée par J. Le Gall dans une communication à l'Académie le 11 octobre 1963. Il y a un état qui énumère les objets mis au jour du 12 février 1863 au 16 mai 1864 : « *Il semble avoir été établi selon de nouvelles instructions données par Stoffel qui s'est trouvé à Alise du 2 au 11 février 1863 ; il n'y a pas de localisation, mais un plan partiel du 27 mars 1863, que conserve la famille Millot, permet d'établir qu'il s'agit d'objets trouvés au pied du Réa et d'ailleurs un brouillon de relevé récapit-*

(1) A. Colombet, *A la recherche d'Alésia. Alaise ou Alise ?* 1952, p. 56.

(2) Amaudru, *Une visite au Mont-Auxois*, 1908, p. 20.

tulatif établi en 1906 prouve que cet état est la source de la liste des « objets trouvés dans les fossés du camp D » donnée par les Notes ». Après cette communication, A. Piganiol a demandé si les nouveaux documents indiquaient la découverte de monnaies dans les fossés au pied du Réa. J. Le Gall a répondu que les relevés de Pernet en mentionnent « un certain nombre » ».

Les catalogues des monnaies ne sont jamais concordants. Pernet a avoué 96 pièces romaines et 349 gauloises, en tout 445. Dans l'annexe C de l'*Histoire de Jules César*, Saulcy décrit 473 monnaies gauloises (soit 124 de plus que Pernet), dont 10 en or. Dans le *Journal des Savants* de 1880, en présentant la salle d'Alésia du Musée de Saint-Germain, Saulcy ne cite plus que 362 monnaies gauloises, soit 111 en moins que dans son premier inventaire ; il avait retiré 11 monnaies à la légende LITA et 100 monnaies classées aux Séquanes. Cette élimination de pièces séquanes lui permettait de soutenir que le lot le plus important était arverne : « *Le quart à peu près de la totalité des monnaies gauloises sortie des fouilles d'Alise est composé de monnaies des Arvernes. Si l'on veut bien rappeler que l'attaque du camp des deux légions [...] fut conduit par l'arverne Vergasivellaun, on n'aura pas de peine à se rendre compte de ce fait important que 104 monnaies arvernes ont été retrouvées dans les fossés de ce camp* ». Et Saulcy d'ajouter : « *Enfin la présence d'un statère d'électrum, frappé au nom de Vercingétorix lui-même, achève à mon avis de démontrer l'identité de l'Alésia de César* » (1).

A vouloir trop prouver, on ne prouve rien. Car le statère d'or, frappé au nom de Vercingétorix, ne provient pas du camp D. J.B. Colbert de Beaulieu en a rappelé la véritable origine : « *Aucun véritable statère d'or de Vercingétorix n'a été recueilli dans les fossés, mais on avait insinué au XIX^e siècle et entretenu, après le règne de Napoléon III, une confusion qui entraîna l'adhésion d'Adrien Blanchet lui-même et la nôtre jusqu'en 1962* » (2). En fait, le statère (soi-disant d'Alésia) avait été acheté dans une vente publique, à Paris, le 6 mai 1867 ; il provenait de la collection Gréau, vendue

(1) F. de Sauley, *La salle d'Alésia au Musée de St-Germain* dans *Journal des Savants*, Septembre 1880, page 560.

à l'Hôtel Drouot ; il avait été découvert à Pionsat (Puy-de-Dôme) en 1852. C'est Saulcy lui-même qui avait procédé à son acquisition, six jours avant l'inauguration du Musée des Antiquités Nationales par l'Empereur le 12 mai !

Voilà Saulcy pris en flagrant délit de mystification. On découvre sa détermination de tirer des monnaies un argument décisif par l'accumulation des preuves.

- Preuve d'un violent combat entre Romains et Gaulois qui auraient laissé tomber leurs pécules dans un fossé du camp dont ils se disputaient la possession.

- Preuve que la bataille n'a pas été livrée après 52 avant J.-C., les deniers romains étant tous antérieurs à cette date et aucune monnaie gauloise ne portant la marque de la romanisation.

- Preuve de l'intervention de l'armée de secours, les monnaies gauloises émanant de vingt-quatre peuples différents et reflétant ainsi la physionomie de cette armée composée des contingents envoyés par les cités ralliées à la cause de l'indépendance.

- Preuve de la prépondérance arverne imposée par le commandement de Vercassivellaunos et justifiée par le lot majoritaire des monnaies arvernes.

- Bref, les monnaies devaient attester le caractère furieux de la lutte engagée par les troupes de Vercassivellaunos contre le camp des deux légats identifié avec le camp D du plan de Napoléon III.

Pour que ces preuves aient valeur de « preuves », il aurait d'abord fallu que le camp D soit indiscutable, ensuite que la perte de pécules par les combattants soit un fait normal, enfin que l'amalgame du corps de bataille de Vercassivellaunos ait été réalisé par un prélèvement sur les contingents, proportionnel à l'importance numérique des effectifs mobilisés par les cités.

La première objection et la plus grave, c'est que le camp D n'existe pas. On reconnaît aujourd'hui qu'il n'a pas été trouvé et qu'il est introuvable, ce qui ruine le prétendu témoignage d'un combat (relaté par César avec beaucoup de détails) qui

(2) J.B. Colbert de Beaulieu, *Alésia et l'archéologie monétaire*, dans *Hommage à la mémoire de J. Carcopino*, p. 42, n. 16.

n'a pas pu être livré à l'endroit qu'on voulait lui assigner.

La perte de pécules par les combattants a fait naître une explication qui prête à sourire. Les Gaulois auraient eu l'habitude de serrer leur argent dans les bosses de leurs boucliers. C'est oublier que la bosse (*umbo*) était faite pour abriter la main du porteur ; celle-ci se logeait dans le vide intérieur de l'*umbo*, ce qui ne laissait aucune place pour y glisser autre chose.

C'était une singulière idée et une idée enfantine d'imaginer que les combattants auraient laissé tomber dans le même fossé, sur un front de 200 m., leur numéraire et cela dans une proportion telle qu'on y retrouvait l'image même de la composition de l'armée de secours. Cette idée, qui a produit son effet de persuasion, et qui le produit encore sur certaines personnes, est aujourd'hui condamnée. Le spécialiste de la numismatique gauloise, J.B. Colbert de Beaulieu, s'est lui-même détaché de cette conception et il a proposé de voir dans le faciès de la récolte, non plus un apport du nombre des monnaies avec la proportion des effectifs, mais le brassage normal de la circulation monétaire (1).

C'est sous ce nouvel angle qu'il faudrait étudier le lot des « monnaies de Grésigny ». On ne voit pas dans ce cas pourquoi les monnaies arvernes auraient été majoritaires et pourquoi les monnaies à la légende EPAD seraient en si grand nombre dans le brassage normal de la circulation monétaire, alors qu'on n'en a retrouvé qu'un petit nombre en dehors du lot de Grésigny.

Manifestement Saulcy s'est trompé et a triché. Il s'est trompé en jouant de la proportionnalité pour faire croire à une lutte des Romains contre les Gaulois de l'armée de secours dans l'inexistant camp D. Il a triché dans son dosage par l'introduction dans la série arverne d'un statère d'or qui provenait de l'Auvergne et dans le grossissement de ce lot par l'incorporation massive des monnaies à la légende EPAD, attribuées à Epasnactus, alors que ces dernières monnaies sont imitées du denier romain et qu'elles paraissent se rattacher à la série de la vallée du Rhône.

(1) J.B. Colbert de Beaulieu, *Épilogue numismatique de la question d'Alésia*, dans *Mélanges Piganiol*, II, p. 329.

Les monnaies séquanes écartées posaient des problèmes dont Saulcy avait pu prendre conscience. Les monnaies au nom de TOGIRIX ou TOGIRI, d'une part, au nom de Q. DOCI ou Q. DOCI SAM F, c'est-à-dire Q. (*uinti*) *Docí* ou Q. (*uinti*) *Docí Sam... f (ilii)*, d'autre part, sont imitées du denier romain et leurs légendes sont peu ou prou latinisées. Les monnaies de Togirix portent au droit l'image de la Rome casquée ; elles ont été retrouvées sur une grande surface de la Gaule et elles sont considérées comme un numéraire utilisé par les troupes romaines, en somme une monnaie d'occupation. Comme l'écrit J.B. Colbert de Beaulieu : « *Les monnaies de Togirix [...] peuvent suggérer la présence d'une armée romaine* » (1). Et, comme le même auteur ajoute que « *les monnaies romaines ne circulèrent pas parmi les Barbares pendant la guerre* » (2), les légionnaires romains n'auraient pas dû perdre dans les fossés des pièces qu'ils ne recevaient pas ! Les deniers romains sont donc en trop.

Si le mobilier est suspect, les fortifications posent, elles aussi, bon nombre de questions. J. Harmand est le premier à avoir étudié avec un esprit critique la contrevallation et la circonvallation, dont on prétend qu'il existe un système complet ; il a examiné successivement les organisations dans les plaines, sur les hauteurs et les camps.

Les plaines sont celles du Rabutin et des Laumes. La plaine du Rabutin, longue de 4 km, avec une largeur maximale de 1 500 m, ouvre une large porte dans la ceinture des collines et offre ainsi un important couloir d'invasion. Pour barrer ce couloir, le plan de Napoléon III marque deux fossés distants l'un de l'autre d'une centaine de mètres. Les lignes de ces fossés sont droites sans aucun flanquement. Les deux fossés sont coupés perpendiculairement par deux paires de fossés - considérées comme des *brachia* par J. Harmand - et par le cours d'eau du Rabutin, qui traverse les lignes de part en part. Les incertitudes de la documentation obligent à une certaine réserve. On constate « *que les*

(1) J.B. Colbert de Beaulieu, *op. cit.*, p. 329.

(2) *Ibid.*, p. 326. Voir H. Roland, *Les monnaies de la République romaine trouvées en Gaule*, dans *Actes du 17^e et 18^e Congrès de la Fédération Historique du Languedoc à Montpellier*.

plans 23/25 et 26/28 de Napoléon III interrompent les fossés de la circonvallation comme de la contrevallation, au passage des brachia ; le plan Millot montre une solution de continuité à l'intersection de la paire de fossés de l'Est et de la ligne externe » (1). Les brachia se prolongent non seulement à l'intérieur de l'espace de 100 m séparant les deux fossés, mais vont même au-delà de la ligne interne, ce qui n'a pas de signification militaire.

La plaine des Laumes, qui s'allonge à perte de vue, étend une large bande de terre devant le Mont-Auxois, créant ainsi un front vulnérable de 3 km d'ouverture. Ce que l'on a identifié avec le fossé d'arrêt de 20 pieds va de l'Oze à l'Ozerain au travers d'un dos d'âne au sommet duquel se trouve une source. C'est l'obstacle qui aurait dû permettre de protéger les terrassiers chargés d'établir, en arrière, des défenses solides. Ces défenses, sur le plan de Napoléon III, sont reportées à 600 m à l'ouest, espace qui aurait laissé aux Gaulois toute latitude de venir la nuit combler le fossé avancé.

Dans la plaine des Laumes, la contrevallation et la circonvallation sont établies sur deux lignes qui se maintiennent à une distance variant de 120 m à 180 m ; elles dessinent un V très évasé formant un vaste redan sans flanquement du côté de l'ennemi extérieur et un angle obtus face aux assiégés. La contrevallation est composée d'au moins trois fossés reconnus : deux fossés jumeaux et un troisième qui court à une quinzaine de mètres en avant d'eux. Elle est caractérisée par l'extrême irrégularité des tracés et, du point de vue militaire, c'est un travail qui dénote une indiscipline notoire. Ces fossés, dont les profils et les profondeurs sont variables, ont été creusés dans la couche perméable de gravier et ils étaient tous automatiquement remplis d'eau par la nappe phréatique, sans nul besoin de la dérivation d'une rivière. Un rapport Millot indique que dans la première quinzaine de juin 1861 une pompe à épuisement était indispensable aux fouilleurs des Laumes.



(1) J. Harmand, *op. cit.*, p. 208.

DES OBSTACLES DÉRISOIRES

Face à l'ennemi extérieur, que l'on place sur la Montagne de Mussy, à 2 km de la ferme de l'Épineuse, la circonvallation est réduite à un seul fossé trapézoïdal présentant une ouverture qui varie de 3,55 m à 6,50 m et une profondeur qui varie elle aussi de 1,30 m (avec une épaisseur d'humus de 0,50 m) à 2,20 m (avec une épaisseur d'humus de 1,10 m). Si on enlève l'épaisseur d'humus, la profondeur s'établit à 0,80 m dans le premier cas et à 1,10 m dans le second cas. L'obstacle est si dérisoire qu'on a tenté de lui ajouter une défense plus sérieuse. On a imaginé que le fossé ne serait pas celui du *vallum* proprement dit. Le *vallum* serait situé en arrière et son fossé n'aurait pas laissé plus de trace que l'*agger* dont la construction était indispensable. Dans une telle restitution, l'imagination se donne libre cours.

En dehors de la plaine des Laumes, la contrevallation est réduite à un seul fossé et elle devient hypothétique. La documentation est lacunaire : « Si le plan Millot indique quelques 34 points de fouilles le long de l'Ozerain, la planche 26/28 de l'Histoire de Jules-César ne donne que trois profils [...]. Quant à la vallée de l'Oze, elle est l'une des zones les moins nettement indiquées sur la plan Millot ; la planche 26/28 de l'Histoire de Jules César ne fournit que quatre coupes depuis l'Ouest du Rabutin jusqu'à la vailleuse occidentale de la Montagne de Bussy » (1). Le long de l'Oze et de l'Ozerain, la contrevallation aurait pu utiliser la coupure de ces cours d'eau ; elle s'en éloigne bien au contraire.

En dehors de la plaine des Laumes, la circonvallation est particulièrement déficiente. Si elle s'était déployée sur le périmètre césarien de 14 milles (21 km), elle aurait occupé le village de Ménétreux (ce qui incorporait dans les lignes le Réa), le village de Grésigny, le parc du château de Bussy-Rabutin, la cote 400 sur la plateau de Bussy, la cote 400 au Penneville, le village de Flavigny et la cote 450 sur le

(1) J. Harmand, *op. cit.*, p. 166.

plateau de Flavigny. Les crêtes auraient été bien tenues ; au lieu de cela, le plan de Napoléon III montre leur abandon : la circonvallation est dominée par le Réa laissé à l'assaillant ; elle est située sur le rebord des plateaux de Bussy et de Flavigny dans la position la plus dangereuse pour résister à des attaques que la pente aurait favorisées.

Outre la faiblesse générale des zones occupées, on observe de graves lacunes. Le général Colin jugeait « *dégarni tout l'intervalle entre les Laumes et Grésigny* » (1). On ne peut que lui donner raison, maintenant que l'on sait que le camp D de Napoléon III n'existe pas. Le plateau du Penneville montre une autre lacune « *creusant une brèche de près de 3 km* » (2). Pour remédier à l'absence de fortifications dans ce secteur, on a fait valoir que le proconsul aurait pu utiliser un camp proto-historique pour en faire un point d'appui. « *Néanmoins la faiblesse de l'effort, en fait de fossa et d'agger, comme l'impossibilité où a été la recherche de retrouver une avant-défense faite par la main légionnaire, étonne dans un secteur aussi essentiel* » (3). Et J. Harmand en arrive à cette conclusion : « *L'impression initiale d'unité, créée par la circonvallation des hauteurs par le plan de Napoléon III, apparaît donc vite comme fallacieuse à qui l'étudie de près* » (4).

Il paraît certain que le plan de Napoléon III a été dessiné afin de présenter à l'Empereur une ligne de contrevallation sans solution de continuité. Et que ce tracé soit pour une large part théorique, c'est ce qu'invitent à penser les résultats de la prospection aérienne. Les missions effectuées par R. Goguy ont fait découvrir au Sud de l'Ozerain, à 1,5 km au Sud/Sud-Ouest du théâtre, de nombreux vestiges de monuments antiques qui s'étendent des abords de la ferme Savy jusqu'à la voie ferrée, soit sur 1 km d'axe Est-Ouest. Certaines substructions sont particulièrement nettes, celles notamment d'une basilique avec la double colonnade qui la divise en trois nefs et avec son abside. R. Goguy n'a pas hésité à émettre l'hypothèse d'une agglomération

édifiée dans la plaine au pied du Mont-Auxois : « *Abritée des vents du Nord et du Nord-Est qui balayent le plateau, aisément approvisionnée en combustible par les forêts des pentes qui la dominent, elle [l'agglomération] pouvait offrir à ses habitants les agréments d'une adduction d'eau à partir des sources détectées en amont. On sait qu'Alésia, hormis les petits thermes de Moritasgus alimentés par la source de Croix-Saint-Charles, a dû en rester au système incommode du puisage à grande profondeur* » (1).

Cette découverte n'a pas donné lieu à beaucoup de publicité. C'est qu'elle pose un sérieux problème pour le secteur des Laumes. *Si on y a trouvé tant de tessons gallo-romains, c'est que la ville basse était toute proche et que ses habitants avaient dû développer des cultures dans la plaine en la drainant pour assécher le sol marécageux. D'où les fossés qui n'ont pas le caractère militaire. Il y a plus grave. L'agglomération repérée recouvre toute une zone au Sud de l'Ozerain, où le plan de Napoléon III marque imperturbablement la continuation des fossés dits de contrevallation et de circonvallation. Or, ceux-ci ne pouvaient être retrouvés au milieu de ruines d'une agglomération gallo-romaine.*

Et les camps ? Napoléon III a dénombré quatre camps d'infanterie : A, B, C, D et quatre de cavalerie : G, H, I, K.

Le fameux camp D peut être éliminé. Sa position était au reste exécrable et incompréhensible. L'Abbé L. Jovignot a effectué en 1968 des vérifications au pied du Réa. Les sondages n'ont pas permis de repérer les fossés ; ils ont par contre amené la découverte d'un matériel qui laisse supposer l'existence dans cette zone d'un habitat hallstattien (2)

Les camps H, I, K, sont marqués en avant de la circonvallation de la plaine des Laumes. Le général Colin a fait remarquer qu'on s'expliquait difficilement que trois camps, faiblement retranchés, soient laissés en dehors des lignes. Leurs garnisons auraient été rapidement encerclées en cas d'attaque. C'était livrer à l'ennemi troupes et matériel. A cela on répond qu'en cas d'attaque, ils auraient été évacués. Pourquoi

(1) J. Colin, *Notes dans Pro Alésia*, n° 17-18, 1907.

(2) J. Harmand, *op. cit.*, p. 143.

(3) *Ibid.*, p. 168.

(4) *Ibid.*, p. 194.

(1) R. Goguy, *De l'aviation à l'archéologie*, Paris, 1968, p. 125.

(2) L. Jovignot, *Gallia*, T. XVIII, 1968, p. 332-338.

alors les aurait-on placés là ? Il faut ajouter que le camp K ne se révèle pas sur les photos aériennes. Son emplacement marqué sur le plan de Napoléon III est si voisin de la ville basse gallo-romaine que celle-ci paraît se prolonger dans la surface où le camp a été inscrit

Le camp G de Grésigny est hypothétique et il est situé à 600 m au Nord de ce qui serait la circonvallation du Rabutin. Le camp de Grésigny (photo 39 de l'ouvrage de R. Goguy) montre une double enceinte circulaire que l'on peut rapprocher des enceintes circulaires de Genlis (photos 8 et 32) qui ne sont certainement pas romaines (2).

Au Bussy, le camp C est en contrebas du plateau, dans une situation inverse de ce qu'il aurait fallu pour surveiller l'approche d'assaillants (il est voisin de la parcelle appelée « Tourne qui vire » 1).

A Flavigny, les deux camps A et D sont situés sur le rebord du plateau.

Tous ces camps ne sont pas construits suivant les règles, alors que le terrain s'y prêtait à merveille et on aurait utilisé « des enceintes de fermes ou des parcs à bétail indigènes renforcés sans modification de plan » (3).

Après tant de critiques, d'ailleurs très pertinentes, faites sur les restitutions de Napoléon III, on est étonné de voir J. Harmand déclarer qu'on retrouve à Alise « l'empreinte même de César sur le sol » (4), mais comme cette empreinte ne correspond pas au génie militaire de César, le proconsul est mis en accusation.

Le Réa n'a pas été occupé : c'est un point faible auquel César n'avait pas pensé.

Un plan initial de contrevallation n'aurait pas été exécuté : la décision pourrait avoir été prise à la suite d'une inspection trop rapide.

Les fossés de la plaine des Laumes étaient automatiquement remplis d'eau : là encore les plans de César n'ont pas été appliqués.

Dans la vallée de l'Oze, à certains endroits, l'écart entre les deux fossés atteint 140 m : c'est la preuve que César ne peut être pris à la lettre. Il ne surveillait pas les travaux.

(2) R. Goguy, *op. cit.*, p. 127.

(3) *Ibid.*, p. 38 et 65.

Le fossé de vingt pieds n'était pas défendu : César dissimule ici très probablement quelque chose qui était pour lui un échec.

D'une façon générale, les travaux décrits par César ne se retrouvent pas sur le terrain : il ne faut pas oublier que le *Bellum Gallicum* est un livre politique avant tout.

La discordance entre les *Commentaires* et le résultat des fouilles a inspiré à J. Harmand une nouvelle interprétation du siège d'Alésia. Si à Alise, César ne s'est pas soucié d'établir un puissant blocus, c'est qu'il comptait sur les armes psychologiques ». *On découvre chez César une volonté de créer, pour l'adversaire, l'obsession de la plaine occidentale. Sur le front interne, les Laumes ont été un leurre* » (3). Alors que Vercingétorix aurait pu facilement réoccuper le Penneville, il est resté attiré comme une alouette par le miroir de la plaine des Laumes.

LE PENNEVELLE

Le chef gaulois aurait d'abord occupé la Penneville. Les deux hauteurs soudées (Mont-Auxois et Penneville) formant une unique forteresse, les 80 000 guerriers de Vercingétorix pouvaient tenir à l'aise et César aurait été obligé d'allonger démesurément ses lignes d'investissement. « *Il fallait maintenant tenir à tout prix cette porte ouverte, dans l'attente des secours. Nul point ne permettait une jonction aussi assurée avec eux* » (4).

Les deux fléaux d'une armée bloquée sont la famine et l'entassement. De Pécis a dit de Vercingétorix : « *Quelque diminution que son armée dût [...] souffrir, il lui serait toujours resté assez de monde jusqu'à l'arrivée des secours. A mesure même de la perte d'hommes, la défense aurait été prolongée par rapport à l'article des vivres* » (5). L'occupation du plateau-couloir du Penneville aurait remédié au danger de la clausuration. Dans ces conditions, Alésia pouvait fournir la base d'une grande conception stratégique. Au lieu de cela, en voyant César entreprendre ses travaux d'investis-

(4) *Ibid.*, page 236

(5) *Ibid.*, page 169

sement, Vercingétorix abandonne tout simplement le Penneville et concentre toute son armée sur l'étroit plateau du Mont-Auxois. Stupidité ou trahison ? Ne pourrait-on imaginer qu'il a voulu rivaliser avec César. Prêtons-lui cette exclamation : « Ah ! César délaisse le Réa ! Eh bien ! Moi, j'abandonne le Penneville ».

Les conséquences de ce retrait furent catastrophiques. Elles entraînent le pourrissement. C. Jullian s'est représenté les occupants d'Alésia « *soldats et habitants, massés et serrés comme des bestiaux dans un parc* » (3). J. Le Gall a écrit : « *L'entassement a dû être effroyable* » (4). Le point a été fait par le général Dumas, pour qui Vercingétorix « *encombre la Place d'effectifs hors de proportion avec le « tirant d'eau » de celle-ci, hors de sa proportion et de ses ressources possibles pour durer* » (5).

De cet état de fait, J. Harmand a tiré les déductions qui s'imposent : « *Le blocus, vu d'Alésia, rentre dans la catégorie d'événements militaires à laquelle appartient l'affaire du défilé (de la Hache) de 241, ou l'encercllement d'une armée carthaginoise par le vieux Massinissa à la veille de la troisième Guerre Punique. On pensera aussi aux Français captifs dans le méandre d'Iges, après Sedan. L'oppidum était, depuis l'abandon du Penneville, devenu un camp de prisonniers en armes. Lorsque viendra l'heure des derniers combats, ce sera une sorte d'hôpital qui descendra du plateau* » (1).

Les erreurs de César et de Vercingétorix sont affligeantes. Elles sont pourtant dépassées par les fautes commises par les chefs de l'armée de secours. Cette armée, qu'on établit sur la Montagne de Mussy, n'a su, après son premier échec dans la plaine des Laumes, qu'attaquer le secteur du Réa alors qu'elle aurait pu assaillir en même temps les Romains sur le plateau de Flavigny et se jeter de nouveau dans la plaine des Laumes.

(1) J. Harmand, *op. cit.*, p. 252.

(2) Pécis (de), *La guerre de Jules-César dans les Gaules*, III, 1786, p. 357-358.

(3) C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. III, p. 518.

(4) J. Le Gall, *op. cit.*, p. 88.

(5) J.B. Dumas, *L'éveil des Gaules*, ms. ronéotypé (1939), p. 126.

Le Réa porte les traces d'une grande bataille. Il n'en faut pas douter. Les troupes de Vercassivellaunos l'ont escaladé pour venir tomber sur le camp D, installé au pied du mont. N'a-t-on pas trouvé là « *autant d'émouvants témoins de l'acharnement d'une mêlée si furieuse qu'aux survivants, s'il y en eut là, ne furent accordés ni le temps, ni le moyen de ramasser les tronçons de leurs glaives et d'enterrer ou incinérer leurs morts* » (2). Il faut être aveugle pour ne pas se rendre à l'évidence. Les dénégations d'un G. Colomb sont surannées : « *On est prêt*, écrit J. Carcopino, *à sourire des contestations acrimonieuses que Georges Colomb échauffa sur ses calculs des dimensions des munitions ; et l'on arrive à se demander comment ce maître et ses disciples ont pu faire preuve d'une persévérance aussi diabolique dans une erreur aussi manifeste. Je les excuse quant à moi, car je sais les raisons qu'ils ont puisées dans les textes. J'en dois confesser la force apparente, et je me rends compte que si elles ne font pas l'objet de l'examen qu'elles méritent, si on ne les élimine point par la réfutation en règle dont on leur a, jusqu'ici, refusé l'honneur, et qui doit, à y bien réfléchir, en prouver l'inanité, elles risquent de perpétuer indéfiniment le fastidieux et désolant débat* » (3).

Eh bien ! Non, il n'y a pas eu de bataille au Réa et tous les témoignages invoqués ne sont qu'illusoire. Outre qu'il « est douteux que des *castra* aient existé sur le site attribué au camp D qui paraît en réalité extérieur à la contrevallation », les vestiges ont été retrouvés principalement « dans un fossé situé au Sud-Est de la position, donc du côté contraire à celui de l'attaque supposée. Fallue s'était étonné que le pied du Réa fut le seul emplacement du pourtour des travaux romains où l'on rencontra un matériel susceptible d'évoquer l'idée d'un combat. Saulcy a fait certaines remarques non négligeables dans cet ordre d'idées : « *Croit-on que les anciens laissaient indéfiniment traîner sur les champs de bataille les débris de toute nature que le combat y avait semés. Certes non ! Alors comme aujourd'hui, il ne manquait pas de gens, surtout dans le voisinage des villes, qui avaient intérêt à tout ramasser, surtout*

(1) J. Harmand, *op. cit.*, p. 265.

(2) J. Carcopino, *op. cit.*, p. 82.

(3) J. Carcopino, *op. cit.*, p. 83.

ce qui était en métal, pour en tirer un profit quelconque » (1).

J. Harmand a montré par des arguments irréfutables que le Réa ne pouvait pas avoir été la montagne Nord dominant le camp des deux légats. Il a proposé Bussy, mais J. Le Gall a prouvé par des arguments également irréfutables que Bussy ne convenait pas. *Sur le site d'Alise, il n'y a pas de « montagne Nord » et il n'y a pas de « camp des deux légats ».*

Le siège d'Alise-Alésia est une « histoire de fous ». Le premier fou est Vercingétorix. Ses responsabilités sont si lourdes qu'elles ne sont même pas concevables, car elles représenteraient un cas unique dans l'histoire du commandement. *« Tout découle de l'abandon du Penneville et de la réclusion de l'armée des insurgés dans l'oppidum. Ce dernier devient un pourrissoir »* (2). Contrairement au portrait que César fait de lui, Vercingétorix aurait tout à coup perdu la raison, changeant tout esprit de résistance en « dégradation ou paralysie des troupes par leurs conditions de vie » (3).

Le deuxième « fou » est César, qui a réglé son action en estimant que le chef gaulois n'était qu'un aliéné. *« César, écrit J. Carcopino, fondait ses espoirs sur la légèreté, la naïveté, l'outrecuidance d'un adversaire qui ne résisterait pas à la tentation d'une bataille rangée, et après l'avoir précipité en cette première et fatale erreur, il ne doutait pas de le faire tomber ensuite dans le piège où il captureraient Vercingétorix et son armée »* (4). Il fallait plus que de la naïveté chez son adversaire pour que César puisse concevoir et réaliser la dernière partie de son plan : *« Pour lui, [César], cette campagne de l'Auxois fut d'abord le prétexte d'une mise en scène colossale. L'accumulation des défenses dans les secteurs de plaine opposée à la faiblesse relative des ouvrages des « Montagnes » évoque le praticable de théâtre ou de cinéma. Les Gaulois succombèrent devant ce système technique illusoire, aux*

contraintes sans gloire de la logistique » (1). Nous n'avons plus devant nous les figures héroïques de Vercingétorix et de César, nous avons seulement leurs caricatures.

Oui ! mais la bataille ainsi restituée est en définitive une bataille que César ne raconte pas.

UNE BATAILLE QUE CÉSAR NE RACONTE PAS

Le site du Mont-Auxois ne permet pas de mettre en place les trois combats livrés par les Gaulois après l'arrivée sur les lieux de l'armée de secours. *En revanche, la topographie montre clairement que si les forces gauloises avaient été toutes engagées sur ce théâtre d'opérations la bataille aurait pris un autre tour et une autre dimension.*

Il ne faut d'ailleurs jamais oublier que l'affaire d'Alésia est double et qu'elle doit s'inscrire sur le terrain dans un double site. L'oppidum d'Alésia n'a été utilisé par Vercingétorix qu'après l'échec de ses cavaliers. Si les escadrons gaulois avaient réussi à disloquer les légions, la retraite sur l'oppidum n'aurait pas eu de raison d'être et le nom d'Alésia n'aurait pas été associé à l'événement. Or, ce qui manque d'abord à la région d'Alise, c'est un emplacement pour le grand combat préliminaire de cavalerie. On l'a recherché en vain. La liste des localisations proposées, dressée par E. de Saint-Denis, en énumère vingt-sept éparpillées sur toutes les rivières : Vingeanne, Tille et Ouche à l'Est ; Aube et Seine au Nord ; Armançon à l'Ouest (2).

Napoléon III avait choisi la vallée de la Vingeanne à 80 km à l'Est d'Alise ; il avait estimé que l'arrivée de l'armée romaine devant Alésia ne s'était produite que le surlendemain de la bataille, en interprétant dans ce sens l'expression *altero die*. Il a été définitivement prouvé par R. Durand que le jour indiqué ne pouvait pas être le surlendemain, mais le lendemain (3). Et puisque, dès le lendemain même de la mêlée, César poursuivant l'adversaire, est arrivé avec ses troupes harassées en vue d'Alésia, on peut

(1) J. Harmand, *op. cit.*, p. 344.

(2) *Alésia. Textes littéraires antiques*, 2^e édition 1980, p. 44.

(3) R. Durand, *Mélanges Thomas*, Bruges, 1930, p. 214-228.

(1) J. Harmand, *op. cit.*, p. 322-323.

(2) J. Harmand, *op. cit.*, p. 335.

(3) J. Harmand, *op. cit.*, p. 335.

(4) J. Carcopino, *op. cit.*, p. 211.

conclure que cet oppidum n'était guère plus éloigné que d'une demi-étape. *C'est donc dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres qu'il faut chercher le champ de bataille de cavalerie ; et, comme on ne le trouve pas autour d'Alise, le problème est considéré comme « irritant et insoluble »* (1).

L'oppidum d'Alise n'est pas seulement privé de son site satellite. Le relief qui l'entoure et le résultat des fouilles ne permettent pas d'y retrouver les conditions dans lesquelles César nous dit qu'ont été livrés les trois combats : combat de cavalerie dans la plaine, combat de nuit dans la plaine, combat du camp Nord.

Dès le lendemain de leur installation, les chefs de l'armée de secours font sortir la cavalerie dans la plaine longue de 3 000 pas, que les escadrons remplissent complètement (*complant*). L'infanterie gauloise est établie sur les hauteurs. Le cadre du combat se présente donc comme une immense arène dominée par des balcons d'où les péripiétés du combat peuvent être suivies aussi bien par les Romains que par les Gaulois.

Si l'on place ce combat dans la plaine des Laumes, on s'aperçoit que la ligne de circonvallation, barrant tout l'espace compris entre le pied du Réa et les premières pentes de Flavigny, les cavaliers ne pouvaient évoluer que dans le secteur de Venarey, là où la plaine des Laumes, tout en s'étendant à perte de vue au Nord comme au Sud, s'élargit jusqu'à près de sept kilomètres entre Alise et Cormailon. *Comment cet immense espace aurait-il pu être complètement rempli par les escadrons et comment leurs évolutions auraient-elles pu être suivies de tous les camps, le Réa passant pour n'avoir pas été occupé par les Romains ?*

L'action n'a pu se dérouler sous les yeux de tous (*in conspectu omnium res gerebatur*) que dans une plaine étroite et fermée, dominée par des abrupts et dont l'axe long ne dépassait pas 3 000 pas. Il ne faut pas non plus oublier la gêne qu'aurait apportée le cours de la Brenne. Pour J. Harmand, la zone d'évolution est à situer à l'Ouest de la Brenne et très au Sud de l'Ozerain. On ne voit pas comment la cavalerie romaine aurait passé un cours d'eau qui

s'opposait à sa sortie. Maîtres comme ils l'étaient de la plaine et de tous les dehors, les Gaulois se seraient laissés battre « en conséquence d'un excès d'ignorance et de bêtise », comme le souligne de Pécis (1).

Les Gaulois ne laissent passer qu'un jour avant de lancer leur infanterie contre la circonvallation de la plaine (*ad campestris munitiones*). Ils sortent de leur camp au milieu de la nuit (*media nocte*). Comme nous l'avons vu, la circonvallation des Laumes est réduite à un seul fossé sans *agger*. Or, ce sont de puissantes fortifications que César évoque et elles sont indispensables pour résister à la poussée de dizaines de milliers d'hommes. La grande quantité de claies et d'échelles mises en œuvre par les assaillants indique qu'il ne s'agit pas seulement de franchir un simple fossé-caniveau, mais bien de se lancer à l'assaut d'un *vallum* couronnant un *agger*. Les retranchements, dans le récit de César, forment un puissant rempart sur lequel on a pu installer des machines (*tormenta*) qui lançaient une grêle de traits. Il faut ajouter les tours d'où partaient les javelots de siège. Ces puissantes défenses sont totalement absentes de la circonvallation de la plaine des Laumes et le seul fossé reconnu n'aurait pas permis aux Romains de contenir, sur trois kilomètres de front en terrain plat, la ruée d'une telle multitude de guerriers. Si les fortifications de la plaine ont tenu, à la fois contre l'armée de secours et contre les troupes de Vercingétorix, c'est qu'elles constituaient un verrou extrêmement puissant dont il n'y a pas trace devant le Mont-Auxois. L'indication donnée par César qu'aucune partie du retranchement ne fut forcée (*nulla munitione perrupta*) ne peut convenir à un fossé unique. J. Harmand fait d'autre part remarquer que les Gaulois pouvaient encore étendre leur front d'attaque : « *On est même en droit de penser que s'ils avaient, des Laumes, aperçu un Rhéa vide de travaux et de défenseurs, ils l'auraient occupé lors de l'attaque de nuit, pour dévaler de là vers les munitiones de la rive droite de l'Oze avec le locus unicus en leur faveur* » (2).

(1) Pécis (de), *op. cit.*, p. 388.

(2) J. Harmand, *Le théâtre de l'attaque septentrionale de l'armée de secours à Alésia*, dans *Caesardunum*, 1978, supplément n° 28, p. 424.

(1) *Alésia. Textes littéraires antiques*, 2^e édition 1980, p. 16.

Or le récit de l'assaut nocturne en *B.G.* VII, 81-82, ignore tout d'une telle manœuvre.

Repoussés par deux fois avec de grandes pertes, les Gaulois vont changer d'objectif. Ils se font renseigner sur la position et les retranchements du camp d'en haut (*ex his superiorum castrorum situs munitionesque cognoscunt*). C'est dans le secteur des montagnes qu'ils n'avaient pas directement sous les yeux qu'ils découvrent un endroit vulnérable. Sept chapitres de *B.G.* (83-89) sont consacrés à la narration de la dernière journée des opérations d'Alésia et ils sont riches d'informations.

L'endroit vulnérable des lignes romaines, où l'ultime effort allait se porter, se trouvait sur les hauteurs (*superiorum castrorum*), là où une colline Nord (*a septentrionibus collis*), à cause de l'importance de son périmètre (*propter magnitudinem circuitus*), n'avait pu être incluse dans les lignes romaines. Par la force des choses (*nessario*), un camp avait été construit (*castra fecerant*) dans une position défavorable (*paene iniquo loco et leniter declivi*). Ce camp était occupé par les légats. C. Antistius Reginus et C. Caninius Rebilus à la tête de deux légions. Le corps de bataille gaulois mis sur pied pour donner l'assaut fut formé d'une élite de 60 000 hommes empruntés aux nations réputées les plus braves et non pas suivant un dosage respectant la proportion des contingents levés dans les cités : ce fut un choix de qualité et non pas de quotité. Le commandement fut confié à l'Arverne Vercassivellaunos, cousin de Vercingétorix. Cette très forte colonne partit des bases de l'armée de secours à la première veille (*prima vigilia*), soit à la tombée de la nuit, et acheva son mouvement vers la levée du jour (*prope confecto sub lucem itinere*). Les soldats fatigués par leur marche nocturne furent mis au repos (*ex nocturno labore sese reficere*) derrière une masse montagneuse (*post montem*) qui les dissimulait. A l'heure de midi fixée pour engager l'affaire, les Gaulois s'élançèrent vers le camp romain. La pente défavorable du terrain joue un grand rôle (*iniquum loci ad declivitatem fastigium magnum habet momentum*). Mais ce sont bien des retranchements que les Gaulois doivent affronter, puisque César précise qu'il y a une *munition* protégée par des obstacles dissi-

mulés dans le sol (*ea quae in terra occultaverant Romani*).

LE RÉA

Depuis que Napoléon III a identifié la montagne Nord avec le Réa (malgré sa position au Nord-Ouest), les officiels d'Alise ont toujours tenu cette interprétation topographique pour un dogme. Cependant J. Harmand n'a pas eu de peine à démontrer que le relief du Réa est inconciliable avec les données très détaillées du *Bellum Gallicum*.

Pour prouver la totale irréductibilité du Réa avec la montagne Nord, J. Harmand fait valoir trois principales raisons : son périmètre restreint, sa proximité de la Montagne de Mussy, ses environs archéologiques.

Vu son périmètre restreint et sa hauteur limitée (qui n'excède pas 373 mètres), il aurait été facile pour César d'occuper le Réa, car cette sorte de donjon donné par la nature commandait les plaines des Laumes et du Rabutin.

Le Réa se trouve dans le voisinage immédiat de la Montagne de Mussy, où l'on veut placer les campements de l'armée de secours. Les deux collines ne sont séparées que par quatre kilomètres. Gallotti a bien mis la situation en lumière : « Des hauteurs de Venarey et de Mussy-la-Fosse cette position [du Réa] eût été visible à l'œil nu ; il n'y aurait eu besoin ni de gens du pays ni des éclaireurs pour juger d'une position de lignes qui se fut développée sous les yeux de toute l'armée (1) ».

Cette même proximité du Réa et de la Montagne de Mussy est en contradiction avec la longue marche du corps de bataille de Vercassivellaunos qui, entre la première veille et le lever du jour, met une dizaine d'heures pour gagner la position d'attente, position d'où devra partir l'attaque. Il n'y a qu'une lieue à parcourir pour aller du Bois de Venarey au vallon de Ménétreux, où

(1) L. Gallotti, *Le Mont-Auxois. Lettre à M. le Colonel Sarrette* dans *Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs*, I, 1865, p. 365-366.

les partisans d'Alise placent le lieu de dissimulation des troupes gauloises. La tête de colonne aurait mis une petite heure pour atteindre le vallon et le reste des troupes aurait été acheminé en trois ou quatre heures au plus. Un si faible déplacement n'aurait pas justifié le besoin de repos des soldats fatigués par la marche nocturne. Mais aussi, comment imaginer que les troupes gauloises auraient pu se cacher dans le vallon de Ménétreux ? Même si le Réa n'avait pas été occupé, César n'aurait pas manqué d'y installer un poste d'observation, et les guetteurs auraient facilement repéré la présence insolite de toute une armée dans le vallon.

Le Réa doit être également mis hors de cause par l'archéologie. Sur ce point, J. Harmand a porté un jugement très dur sur les tenants de la version canonique : « Confronté à l'incompréhensible attachement des publications officielles envers une tradition inintelligente, on en vient presque à regretter qu'aient été faites les découvertes mobilières du Sud-Est du Rhéa, source profonde de cette illusion (1) ». Le doigt est mis sur la plaie. C'est la découverte d'un amas d'ossements d'hommes et de chevaux qui a conduit les fouilleurs de l'assaut de Vercassivellaunos. Aux ossements se sont ajoutées des armes et des monnaies ; mais, en plaçant le camp D en contrebas du Mont Réa, on ne s'est pas soucié de la contradiction avec l'indication précise donnée par César que le camp des deux légats était des *superiora castra*.

De la citadelle d'Alésia (où était son observatoire), Vercingétorix vit la lutte s'engager au camp Nord. Il ordonna immédiatement à ses soldats d'attaquer les retranchements de la plaine en y amenant tout l'attirail de siège. Ces fortifications de la plaine étaient formidables et elles résistèrent à tous les assauts (*propter magnitudinem munitionum*). Aussi, désespérant d'en venir à bout, les assiégés tentèrent l'escalade de lieux abrupts (*loca praeupta*). Cette dernière expression ne peut pas s'appliquer à de simples pentes. Elle implique l'existence de falaises, falaises qui font entièrement défaut autour du Mont-Auxois. On a imaginé que les guerriers de Vercingé-

torix se seraient précipités sur les pentes de Flavigny mais, d'une part, celles-ci ne sont pas abruptes et, d'autre part, la contrevallation aurait dû être percée, ce que les *Commentaires* ne disent pas.

Ce qu'il y a peut-être de plus inexplicable encore, lorsqu'on place la lutte finale au camp D du Mont Réa, c'est l'attitude de l'armée de secours qui se trouve très rapprochée du lieu du combat et qui n'intervient pas. C. Jullian s'en est singulièrement étonné : « Il faut, écrit-il, se résigner à ignorer les motifs de cette étrange abstention. On a voulu excuser les trois chefs Comm et les deux Eduens, en disant que leurs troupes étaient trop mauvaises pour combattre. Alors, pourquoi les avoir amenées ? Puis, quand une armée romaine a déjà 37 kilomètres de front à garder contre 140 000 hommes, une nouvelle multitude de 190 000 assaillants, même maladroits, même désarmés, n'est pas une quantité négligeable. (1) Alors que sur deux fronts, les lignes de César avaient cédé : « si, à ce moment, remarque C. Jullian, les réserves de l'armée de secours avaient donné par-dessus les autres versants de la montagne de Flavigny, la brèche taillée par Vercingétorix se fût démesurément élargie, César n'aurait pas eu assez d'hommes pour la défendre... il n'aurait pu protéger Labiénus, l'armée romaine eût été broyée sous ces marées convergentes, et le Sénat aurait dû remettre à d'autres temps et à un nouveau proconsul la mission de reconquérir les Gaules. » (2)

A Alise, toutes les forces gauloises pouvaient être en même temps lancées dans une bataille générale. César aurait été écrasé. S'il a résisté et si la victoire a fini par faire pencher la balance en sa faveur, c'est que les combats se sont déroulés en un autre lieu et surtout dans un autre relief.



(1) C. Jullian, *Vercingétorix*, Paris, 1924, page 293.

(2) *Ibid.*, page 295.

(1) J. Harmand, *op. cit.*, p. 420.

On ne s'est guère avisé d'analyser les incidences militaires de l'attaque de 60 000 Gaulois se produisant au pied du Réa. L'assaut a bousculé les deux légions du camp qui avaient à lutter à un contre cinq. Il fallut amener des renforts pour colmater la brèche. L'importance de ces renforts peut être chiffrée en additionnant le nombre des cohortes que César dut mettre à la disposition de Labienus chargé d'endiguer le flot. Ce furent près de 50 cohortes qui furent ainsi jetées dans la mêlée. Au total près de sept légions ont été mobilisées par l'événement : 40 000 Romains ont pu venir à bout de 60 000 Gaulois. Mais il ne restait plus à César que quatre légions pour tenir les 37 km de lignes de contrevallation et de circonvallation. Faisons d'abord descendre de la Montagne de Mussy 60 000 guerriers qui n'avaient que 2 km à faire pour se précipiter contre l'insignifiante circonvallation des Laumes. César aurait pu sans doute leur opposer les quatre légions encore disponibles, mais il n'y aurait plus eu personne pour résister à une troisième offensive de l'armée de secours qui, du sommet de Flavigny, serait tombée sur la faible ligne installée sur le rebord du plateau. Cinq légions au moins auraient été nécessaires pour arrêter cette nouvelle ruée. Et ces cinq légions, César ne les avait pas ! Vercingétorix, qui voyait tout ce qui se passait du haut du Mont-Auxois, était libre de son côté pour attaquer l'anneau de contrevallation située entièrement en plaine. Imaginons trois attaques Nord (1, 2, 3), trois attaques Sud (4, 5, 6), une attaque Penneville (7), deux attaques Laumes (8, 9), soit neuf assauts donnés chacun par 5 000 hommes, soit en tout 45 000 hommes. César aurait dû faire face à ces nouvelles poussées en y opposant cinq légions et nous venons de dire que toutes ses ressources étaient épuisées.

En résumé, l'armée de secours pouvait monter trois offensives (A, B, C) en dotant chacune d'elles de 60 000 hommes, soit un total de 180 000 hommes. Vercingétorix pouvait en même temps diriger neuf attaques (1 à 9) en engageant seulement 45 000 hommes. Tous ces assauts ne mettaient en action que 225 000 combattants. L'armée de secours conservait en réserve 40 000 soldats et Vercingétorix 35 000, soit en tout 75 000 hommes. César, lui, aurait été en déficit d'au moins 100 cohortes, soit 60 000 légion-

naires. Il lui aurait fallu avoir une armée deux fois plus nombreuses...

ÉPILOGUE

Lorsqu'on invoque la masse de documents trouvés à Alise-Sainte-Reine, on oublie, d'une part, de rejeter comme n'ayant aucun rapport avec la bataille d'Alésia tout ce qui est gallo-romain, et, d'autre part, on se garde bien d'écouter le sage conseil d'A. Piganiol qui a eu le courage de dénoncer « *les truquages dont on se rendit coupable* ». (1) Et les « truquages » s'expliquent car, sans eux, jamais Napoléon III n'aurait pu croire à Alésia-Alise et jamais il n'aurait pu en imposer la discutabile évidence.

Le principal caractère d'Alise-Alésia est d'être la certitude la plus incertaine. Les meilleurs avocats ne parviennent pas à plaider le dossier, l'archéologie est abusive et la valeur des chefs gaulois est vilipendée.

C'est en 1958 que J. Carcopino a publié son livre *Alésia et les ruses de César*. La discussion y est réduite à un choix unique entre deux sites, Alise et Alaise. Elle laisse délibérément de côté la question d'un autre emplacement. Ce maître, qui ne pouvait commettre une erreur de philologie, affirme bien que le triple témoignage de César, de Plutarque et de Dion Cassius impose la notion d'une Alésia située en Séquanie. C'est pour sauver Alise qu'il a émis la fantastique hypothèse des Séquanes de l'Ouest. Comme l'a fait remarquer André Billy, dans un billet du *Figaro Littéraire*, « *le savant Carcopino a poussé l'érudition jusqu'à inventer une peuplade gauloise qui n'a jamais existé, qu'il appelle les Séquanes de l'Ouest et qu'il place autour du Mont-Auxois. A mon avis, il faut être calé pour découvrir une peuplade là où il n'y en a jamais eu* ».

Plus récente (1967) est la thèse sur Alésia de J. Harmand. Ce que l'on remarque d'abord dans cette étude, c'est qu'elle est régie par l'antiméthode. Le site d'Alise, les fouilles et les restitutions du Second Empire sont tout ensemble considérés comme la terre autour de laquelle doit tourner le soleil de César. Ce qui dans les textes peut faire difficulté dans leur application à Alise doit être corrigé ou rejeté. Pris à son propre jeu, l'auteur ne cesse pas, à toutes les pages de

son livre, d'être fort embarrassé. Il s'en tire par la multiplication des suppositions et un recours constant aux échappatoires. L'imagination allant bon train va jusqu'à concevoir une ligne de circonvallation, comportant des brèches énormes, mais conçue pour « créer l'obsession de la plaine occidentale » - qui est celle des Laumes - étant donné que le pouvoir d'envoûtement de César lui permettait de négliger les règles de la fortification.

A chacun son évidence. J. Carcopino fixait sur les flancs du Réa la grande offensive de Vercassivellaunos. Ne trouvait-on pas là une telle accumulation d'ossements et d'armes que, pour n'être pas convaincu, « il eût fallu nier le jour en plein midi ? » Mais J. Harmand n'a pas hésité à nier le jour en plein midi en considérant comme impossible

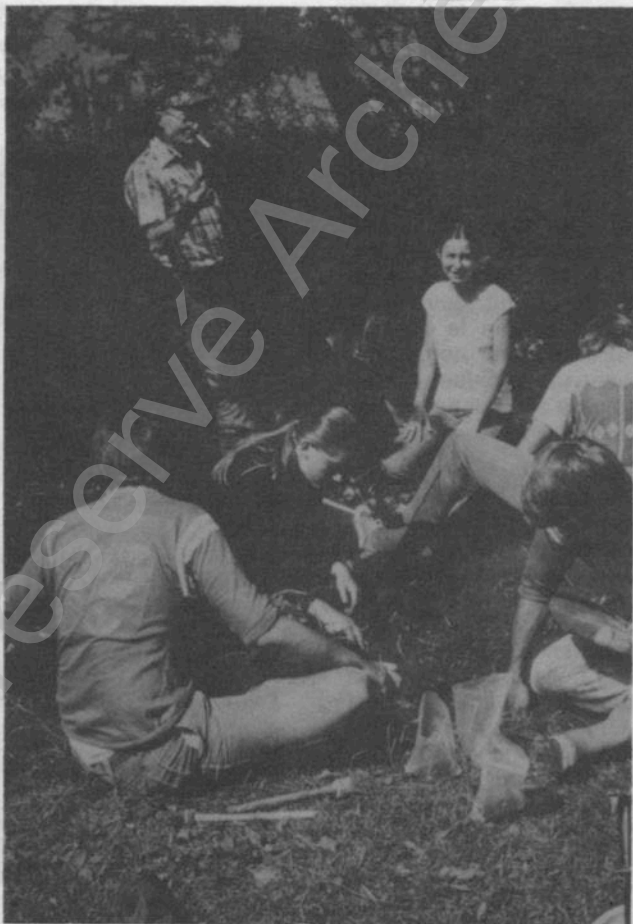
le déroulement de la bataille à cet endroit. Malheureux Réa ! A défaut de la colline septentrionale absente (et que le texte de César impose), J. Harmand pense au plateau de Bussy.

Tandis qu'il imagine que la bataille y fait rage et que les Romains y engagent leurs dernières réserves, le Mont Penneville, à l'Est, est si mal gardé qu'il se trouve découvert. Vercingétorix n'a aucune idée d'en profiter. C'est qu'il est un chef têtù qui, ayant décidé une fois pour toutes de faire « pourrir » son armée sur la colline concentrationnaire du Mont-Auxois, entend bien ne pas en sortir, même s'il trouve une porte ouverte...

L'archéologie est abusive. Le fameux vase d'argent trouvé dans les fossés de Grésigny est de l'époque de Néron ! Ce qu'on a voulu

note (1) →

Les volontaires au travail



prendre pour des *stimuli* ne sont que de vulgaires pique-bœufs, ainsi que l'a reconnu J. Carcopino lui-même. On a soigneusement dissimulé des tessons d'amphores. Redoute-t-on un examen qui permettrait de les dater ?

Sous le couvert de l'apparat critique, ce manteau de l'érudition, on en arrive à proposer aux Français l'image la plus caricaturale du chef gaulois. Pour J. Carcopino, son incompetence, sa naïveté et son outrecuidance l'ont perdu. Pour J. Harmand, Vercingétorix a succombé devant un « système technique illusoire » lequel « évoque le praticable de théâtre ou de cinéma » et l'idée de trahison est sous-entendue. Cependant on enseigne aux enfants et on persuade le grand public qu'Alise-Sainte-Reine est le site d'Alésia. Par la rédaction des manuels et par les feux des projecteurs qui illuminent la statue érigée sur le Mont-Auxois, on dissimule la pénible conséquence que cette localisation implique.

Fils de l'Auvergne, Vercingétorix n'est pas le naïf ou le traître que l'on imagine. Il a monté son attaque des cavaliers dans le plus grand secret et celle-ci s'est déclenchée en bénéficiant de la surprise. César a donc commis la faute de s'être laissé devancer et de s'être laissé surprendre. Il est tombé dans une embuscade montée par son adversaire. Il croyait ouverte la route de la Province à travers le Jura et voilà qu'il y rencontre l'ennemi nombreux, offensif et appuyé sur un oppidum parfaitement ravitaillé, dans un site qui ne permet aucune tentative d'assaut.

L'idée de ruse de César, lancée par J. Carcopino, se retourne comme un doigt de gant. Ce n'est pas Vercingétorix qui tombe dans un panneau, mais bien César. A défaut d'une dislocation de l'armée romaine par l'attaque des cavaliers, Vercingétorix était parvenu à arrêter César dans sa marche. Ce n'est pas César qui a bien épié les mouvements de son adversaire, c'est Vercingétorix qui a tout su des préparatifs de César et qui a été si sûr de la route que l'ennemi devait suivre qu'il a pu, à un endroit spécialement choisi pour sa situation et ses défenses naturelles, faire rentrer un immense approvisionnement pour nourrir 80 000 hommes pendant un mois et conserver dans un premier temps la population civile.

Les ruses de César n'existent pas. Pas plus qu'il n'y a eu piège de sa part, il n'y a eu de feinte. C'est M. Rambaud qui s'en porte garant : « César, écrit-il, n'aurait pas présenté dans ses Commentaires le récit de sa retraite vers la Province avec des procédés justificatifs si ce mouvement avait été une feinte. Il est vain de supposer qu'il a reproduit des dépêches destinées à être interceptées par les Gaulois ».

Sur le seuil de la Gaule, à peu de distance de la Province (*finitimam Galliam*), Vercingétorix avait gagné une immense partie et, tandis qu'il regardait de son observatoire les légionnaires construire leurs retranchements, il pouvait songer à la défection des Allobroges, à l'arrivée d'une armée de secours et entrevoir la victoire pour la nation gauloise.

La Fortune de Rome en a autrement décidé.

(1) A. Piganiol, *La conquête romaine*, Paris, 1974, p. 507 et note de la page 506.

(2) M. Rambaud, *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, Paris 1966, page 431.



Monument culturel à deux niches superposées extérieur à la ville.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES LATINS

- César, *Bellum Gallicum*, livre VII, 64-110.
Hirtius, dans *Bellum Gallicum*, VIII, 14, 1 et 34 ; I, et César dans *Bellum Civile*, III, 4-5 font allusion à la famine qui sévit à Alésia.
Tite Live, *Periocha* du livre 108.
Velleius Paterculus, II, 67, 1.
Pline l'Ancien, XXXIV, 48, 162-163.
Tacite, *Annales*, XI, 23.
Florus, I, 14, 20-26.
Orose, VI, 9, 401-404.
Attribué à Pétrarque, *Julii Celsi Commentarii de vita Julii Caesaris*.

TEXTES GRECS

- Diodore de Sicile, *Bibliothèque*, IV, 19, 1-2 et V, 24, 1-3.
Strabon, *Géographie*, IV, 2, 3.
Plutarque, *Vie de César*, XXV-XXVII.
Polyen, *Stratagèmes*, VIII, 23, II et *Hypothèses*, 19, 6.
Dion Cassius, XL, 39-41.
Attribué à Planude, *C. Julii Caesaris commentariorum de Bello Gallico libri septem in graecum sermonem translati*.

ÉTUDES

- Général d'Armée - Clément Blanc, *A la découverte d'Alésia*, *Bulletin de l'Association Générale de Prévoyance militaire*, Automne 1965, p. 30-35.
Jean-Marie Dunoyer, *Contre les thèses généralement admises, un archéologue français situe Alésia dans le Jura, au S.E. de Champagnole*, *Le Monde*, 25 janvier 1967, p. 10.
René Potier, *Un nouveau site pour Alésia ?*, *L'Information historique* mars-avril 1968, p. 79-86.
René Potier, *Le génie militaire de Vercingétorix et le mythe Alise-Alésia*, Clermont-Ferrand, Volcans, 1973.
Général Villard, *L'énigme d'Alésia*, *Bulletin de l'A.G.P.M.*, septembre 1973, p. 26-29.
Général d'Armée C. Blanc, *La stratégie d'Alésia*, *Ibid.* p. 30-31.
Paul Jeanneret, *A deux pas de nos frontières. A la recherche d'une métropole inconnue ou méconnue*, *Journal de la Construction de la Suisse Romande*, n°21, 15 novembre 1975, p. 18-20.
André Wartelle, *Le génie militaire de Vercingétorix et l'Alésia de César*. *Revue historique des Armées*, 1975, n°3, p. 7-13. Article analysé par Yves Florenne dans *La revue des revues du journal Le Monde*, les 25-26 janvier et 8-9 août 1976.
André Wartelle, *L'Alésia de César rendue au Jura Français*, *Le Jura Français*, n°151, juillet-septembre 1976, p. 1-6. Article analysé par Y. Florenne, dans *La revue des revues* du journal *Le Monde*, les 28-29 novembre 1976 et les 16-17 janvier 1977 ; et reproduit dans le *Bulletin de l'A.G.P.M.*, n°107, décembre 1976, p. 18-22.
A. Wartelle, *Critique de l'hypothèse plaçant Alésia à La Chaux des Crotenay*, *Le Jura Français*, n°153, janvier-mars 1977.
J.P. Allaux, *Le mystère d'Alésia*, *La Vie catholique*, 8-14 février 1977, p. 10-12.
A. Wartelle, *Sur l'hypothèse d'une localisation d'Alésia en Franche-Comté, au site dit de Syam-Cornu*, *Bulletin de l'A.G.P.M.*, avril 1977, p. 17-21.
A. Wartelle, *La bataille d'Alésia en Franche-Comté. Sur une hypothèse d'André Berthier*, Paris, Association culturelle du groupe Total, 1977.
L'Affaire Alésia, deux notes brèves signées G.M. et A. Wartelle, dans *Le Jura Français*, juillet-septembre 1978, p. 12.
Antoinette Brenet, *Foyer et métropole de toute la Celtique. A propos d'un texte de Diodore de Sicile, IV, 19, 2. Ὁ Αὐχρὸς* *Bulletin de culture grecque publié par l'Association Connaissance hellénique* (Faculté des Lettres, 13 261-Aix-en-Provence) n°5, juin 1978, p. 10-13.
André Wartelle, *Alésia, Stratégie et tactique*, *Revue historique des Armées*, 1979, n°1, p. 5-24. Article analysé dans *Le Monde diplomatique*, n°304, juillet 1979, p. 16.
A. Brenet, *Les Mandubiens de l'Auxois furent-ils les ancêtres des Poldèves ? Ὁ Αὐχρὸς*, *Bulletin de l'Association Connaissance hellénique*, nouvelle série, n°3, avril 1980, p. 8-17.